

Préface

Souleymane Bachir Diagne

Les textes que l'on va lire ici expriment ce que l'on pourrait appeler un humanisme de la pensée du seuil. Ils questionnent toutes les formes de séparations, toutes les divisions qui se construisent sur l'idée que les seuils sont faits pour ne pas être franchis.

Ainsi invitent-ils à voir ceux qui existent entre les disciplines, en particulier entre les sciences dites dures et celles humaines, des possibilités de passage, de créativité renouvelée : après tout c'est souvent aux frontières, là où les disciplines entrent en conversation les unes avec les autres que se produisent les découvertes majeures. Entre les langues également, ces textes disent qu'il faut voir non pas la malédiction de Babel et la fragmentation, mais les hybridations, les traductions, les *trans-lations* pourrait-on dire, en un mot qui n'est pas anglicisme mais rappel de l'étymologie. Ces textes interrogent aussi les seuils dans les apprentissages ou ce qu'en font les architectures des musées, ces lieux qui donnent le sens de la continuité de l'humanité dans son activité créatrice ; ils invitent à s'instruire de ce que nous en disent les gens d'écriture et de théâtre qui ont mieux que quiconque exprimé cette notion que le seuil est hospitalité et accueil. D'un mot, chacun à sa manière propre, les contributions à ce volume invitent, contre la clôture et la fragmentation, le terroir et le foncier, à penser la déterritorialisation, à comprendre que le seuil n'est pas le panneau qui dit « défense d'entrer », *no trespassing*, mais plutôt : « entre ». Et comme nous y invite la philosophe Barbara Cassin dans son *Éloge de la traduction*¹, on comprendra ce mot « entre », dans toutes ses significations, à la fois et en même temps comme l'adverbe qui situe entre deux et le verbe qui prie celui qui vient d'ailleurs d'accepter l'hospitalité offerte.

Justement, on aura garde d'oublier que Barbara Cassin parle du seuil comme « entre » dans un chapitre de son livre tout entier consacré aux migrants, aux réfugiés, parce que trop souvent c'est au seuil « défense d'entrer » que ceux-là ont affaire. Cela est présent ici aussi, dans ce volume, en particulier dans les textes d'Eduardo García Aguilar qui reviennent comme un *leitmotiv*, pour rappeler de penser la figure du migrant car il est celui qui est ballotté selon l'expression qui est le titre de ce livre, « d'un seuil à l'autre ».

1. Barbara Cassin, *Éloge de la traduction. Compliquer l'universel*, Paris, Fayard, 2016.

Le poème de Cheikh Tijaan Sow qui ouvre ce volume, épigraphe magnifique qui en ramasse la signification, le dit bien : le seuil est invitation à entrer, à effacer la ligne, à ouvrir nos enfermements vers l'embarcadère, vers l'ailleurs, mais pour le migrant, pour le réfugié il est frontière et séparation, il est ligne tracée et il est borne. Il est certes « ligne de fuite », pour évoquer par cette expression Gilles Deleuze si présent dans bien des contributions, à commencer par la première, l'entretien entre René Schérer et Marc Cheymol, mais il est aussi ligne de démarcation.

Devant la tragédie de ceux qui se heurtent aujourd'hui aux seuils, en cette époque de montée des tribalismes comment ne pas pousser ce cri du cœur : « Où est passée l'hospitalité ? Où est passée notre humanité ? »

Le migrant, c'est celui que meut et soutient l'espoir que quand la détresse est si grande les seuils s'effacent et s'effectue la rencontre avec l'humanité de l'humain : la reconnaissance, simplement, que même dénué de tout, il reste citoyen d'un monde où il a toujours et partout, ainsi que le dit Hannah Arendt, « le droit d'avoir des droits ».

Mais voilà : alors que tout le monde s'accorde à constater que la crise dite migratoire est la pire catastrophe humanitaire que le monde ait connue depuis la seconde guerre mondiale, nous ne semblons pas avoir appris de l'histoire. Le migrant se heurte partout aux seuils qui prennent parfois, qui prennent trop souvent, la forme de murs hérissés de barbelés. Et on le tient à distance non pas seulement en le retenant de l'autre côté du seuil mais en réduisant son humanité à *une* identité et aux identifications qui accompagnent celle-ci : le voici musulman et donc autre et donc suspect et hop terroriste.

Le tribalisme, c'est la croyance immédiate, primaire, en un seuil qui fait le partage entre *nous* et *eux*. Le prétendu constat que la « préférence nationale » est bien inscrite dans l'ordre des choses est connu : n'est-il pas naturel, et simple affaire de bon sens, que je préfère mes filles à mes nièces, ces dernières à mes voisines, lesquelles je préfère à mes concitoyennes, etc. ? Inutile dès lors d'en appeler à l'humanité, car le long de cette chaîne de préférences et de seuils, toute idée d'*une* humanité « en général » a vite fait de se dissiper en *flatus vocis* pur et simple.

La notion de seuil n'est pas pensée, elle est instinct comme la tribu. C'est ce que nous rappelle Henri Bergson. Qui nous demande également de nous souvenir que nous ne sommes pas qu'instinct. Que nous avons la religion d'une part, de l'autre la raison philosophique pour donner corps à l'humanité comme sentiment et comme principe régulateur. Que notre prochain n'est pas nécessairement notre proche et que nous n'allons pas vers l'humain en général par cercles concentriques, par étapes et d'un seuil à l'autre, mais en un mouvement unique, un « bond », comme il dit. Sauter à pieds joints en humanité, ou la toucher en tendant la main : deux images pour penser au-delà de l'instinct de seuil, et d'abord contre lui. Du seuil-séparation au seuil-ouverture et rencontre : voilà le chemin que tracent ensemble les textes ici réunis.